



**HAL**  
open science

## Heurs et malheurs de l'étymologie

François Muller

► **To cite this version:**

| François Muller. Heurs et malheurs de l'étymologie. 2007. <halshs-00126537>

**HAL Id: halshs-00126537**

**<https://shs.hal.science/halshs-00126537v1>**

Preprint submitted on 12 Feb 2007

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## HEURS ET MALHEURS DE L'ETYMOLOGIE

- 0. Introduction
- 1. Définitions et historique
- 2. L'étymologie : une science exacte ?
- 3. Quelle place pour l'étymologie en didactique des langues?
- Bibliographie

*Und wozu Philologen in dürftiger Zeit ?*

A quoi bon des philologues par ces temps de misère?

**0.** L'étymologie, dont les premiers balbutiements remontent à Platon et qui fit les beaux jours de la linguistique historique pendant plus d'un siècle, est parfois mal perçue, probablement en raison de son côté excessivement technique : on ne s'improvise pas philologue. Quand bien même on le serait, reste la question de sa place dans l'acquisition de la langue première et de la langue seconde. Entre la revendication du tout étymologique et son rejet pur et simple, il reste à imaginer une voie moyenne qui soit à la fois efficace et réaliste.

### 1. Définitions et historique

Selon J. Marouzeau, l'étymologie est la « science de la filiation des mots, c'est-à-dire, selon la conception des anciens, recherche de leur sens propre (gr. *etymon*), selon la conception de la science moderne, reconstitution de l'ascendance du mot en remontant de l'état actuel à l'état plus anciennement accessible. »<sup>1</sup> Quelque quarante ans plus tard, H. Bonnard ne dira pas autre chose : « Science qui a pour objet la recherche de l'origine des mots d'une langue donnée, la reconstitution de l'ascendance de ces mots. »<sup>2</sup> Alors que le *Dictionnaire de linguistique* de Dubois (1973) consacre un long article de deux pages à l'étymologie, il n'y a en revanche plus d'entrée *Etymologie* dans le *Dictionnaire de didactique des langues* de Galisson et Coste (1976). Il n'y a qu'une entrée à l'adjectif « étymologique » à propos de « classement étymologique », qui renvoie à certains types de dictionnaires. Plus complète (et donc aussi plus satisfaisante) est la définition donnée par H. Bussmann dans son dictionnaire de linguistique « Science de l'origine, du sens fondamental et du développement (sémantique et formel) des mots pris individuellement ainsi que de leur parenté avec des mots de même origine dans diverses langues. »<sup>3</sup>

Historiquement, le premier linguiste à s'intéresser à l'étymologie est l'Indien Panini (fin du V<sup>e</sup> et début du IV<sup>e</sup> siècle BC). Dans son ouvrage intitulé *Ashtad Hyayi* (littéralement : *les huit chapitres*) il établit une distinction entre les racines et les affixes et décompose les mots sur la base de critères étymologiques. En Grèce, c'est dans le *Cratyle* que Platon, par le truchement de Socrate, expose sa conception de l'étymologie. Pourquoi Platon s'intéresse-t-il à la science des mots ? Tout simplement parce que l'étymologie est indispensable pour connaître la véritable nature des choses, ce en quoi consiste proprement la philosophie. Comme le dit Cratyle : « Quand on sait les noms, on sait les choses »<sup>4</sup> (le dialogue porte comme sous-titre : « De la justesse des mots »). Ce qui intéresse Platon, c'est d'exposer les termes du débat sur le

---

<sup>1</sup> *Lexique de la terminologie linguistique*, 1933

<sup>2</sup> *Grand Larousse de la Langue Française*, 1972

<sup>3</sup> *Wissenschaft von der Herkunft, Grundbedeutung und (semantischen und formalen) Entwicklung einzelner Wörter sowie von ihrer Verwandtschaft mit Wörtern gleichen Ursprungs in verschiedenen Sprachen - Lexikon der Sprachwissenschaft*, 1983 ; 1996

<sup>4</sup> *Cratyle* 435d

caractère conventionnel ou naturel des mots. On l'aura compris : l'intérêt de Platon pour la chose linguistique n'a rien à voir avec la linguistique elle-même (qui n'existe évidemment pas à cette époque). On cherchera donc en vain dans ce texte célèbre l'ombre d'une analyse un tant soit peu scientifique. On s'est d'ailleurs beaucoup amusé des étymologies souvent fantaisistes de Platon. Un exemple ? Le mot *héros*, explique Socrate – en se référant à Hésiode – vient de *éros* parce que les héros sont nés des amours des dieux ; lui-même pencherait plutôt pour un rapprochement avec le verbe *ëirëin* qui signifie *parler* et en conclut que les héros sont de grands orateurs...

Des vingt-cinq livres du *De lingua latina* de Varron ne subsistent que les livres 5 à 10. Dans les livres 5 à 7 il traite de l'origine des noms communs, ainsi que des noms de lieux et de temps. Dans les trois livres suivants (de 8 à 10) il examine longuement les problèmes de dérivations, en préconisant une synthèse entre analogie et anomalie dans la constitution des mots. Il a créé le terme de « déclinaison » (*declinatio naturalis*) qu'il oppose à la dérivation (*declinatio voluntaris*).

Le terme *étymologie* réapparaît au début du VI<sup>e</sup> siècle dans le titre de la vaste compilation (inachevée) des connaissances de l'antiquité due à Isidore de Séville (560-636), où il est donné comme synonyme d'*origine* (*Originum sive etymologiarum libri XX*.) L'auteur explique par des étymologies souvent fantaisistes les noms des mots-clés de son encyclopédie. Isidore de Séville attache une grande importance à l'analyse du mot, car il est profondément convaincu que la connaissance du mot est un accès privilégié pour accéder à l'essence de la chose : *etymon*, en grec, ne signifie-t-il pas *authentique* ? Isidore de Séville fait partie de ces intellectuels qui, comme Boèce ou Cassiodore, ont transmis avec foi et talent l'héritage antique au monde nouveau issu des grandes invasions ; son influence sur la pensée médiévale est donc considérable et c'est ce qui explique en partie la permanence en occident de ce courant de pensée que l'on trouve aussi dans la Kabbale : la vérité de toute chose est cachée dans le mot et donc dans les lettres qui composent ce mot. Mieux encore : en attribuant à chaque lettre un chiffre précis, on crée une numérologie, qui est une analogie de l'étymologie : l'authenticité de la lettre fonde celle du *chiffre*<sup>5</sup>, terme dont l'un des sèmes renvoie bien au caractère herméneutique du *décryptage* (cf. anglais *to decipher*, ainsi qu'en allemand le verbe *ent-ziffern* et le nom *die Chiffre*).

C'est en Allemagne précisément que s'est surtout développée ce que l'historien de la linguistique allemande, A. Gardt, appelle « une mystique de la langue »<sup>6</sup>, dont les deux représentants les plus marquants furent Reuchlin et Boehme. Pour Johannes Reuchlin (1455-1522), les noms ne sont pas des symboles conventionnels perçus subjectivement, mais actualisent objectivement l'essence des choses. C'est ainsi que l'on peut parvenir à saisir parfaitement la nature de Dieu en combinant les termes qui le désignent. La Kabbale n'est rien d'autre qu'une symbolique théologique, « dans laquelle [...] les lettres et les noms sont les signes des choses.<sup>7</sup> » L'aboutissement de cette mystique du signe est l'ouvrage de Jakob Boehme (1575-1624) *De Signatura rerum* (1621), traduction française : *De l'origine et de la dénomination de tous les êtres*. Le *philosophus teutonicus* y explique longuement que l'homme, créé à l'image de Dieu, est lui-même capable de recréer le monde par le langage en établissant un rapport direct entre le mot et la chose. L'homme n'a donc pas besoin d'apprendre les langues

<sup>5</sup> Voici un exemple de numérologie empruntée à la Kabbale : « Ailleurs, le gnostique Marcos emploie le même procédé au sujet de la déclaration de Jésus, qui est A et Ω, sous l'aspect de la colombe, l'Esprit Saint qui est entré en lui. Le mot grec colombe, περιστερá, est de 801 (π=80, ε=5, ρ=100, ι=10, σ=200, τ=300, ε=5, ρ=100, á=1). Or A=1 et Ω=800, ce qui fait 801. En ce sens, Jésus s'identifie à l'Esprit lui-même, qui est apparu sous forme de colombe, lors de son baptême. Cette *guematria*, pratiquée probablement par Pythagore, va dégénérer dans la plus grande fantaisie et en particulier dans le domaine de la Kabbale pratique. » H. Sérouya, 1972, *La Kabbale*, PUF, Paris, p.45

<sup>6</sup> *Sprachmystik*, Gardt, 1999, p.150

<sup>7</sup> *in qua [...] litterae ac nomina sunt rerum signa*. In : *De arte cabalistica*, Haguenau, 1517

humaines, mais il doit apprendre à décrypter dans les noms des choses le secret de leur nature profonde car Dieu y a déposé son empreinte (*signatura*).

A côté de cette dérive irrationnelle et sans issue (Boehme était un autodidacte), l'université continuait à enseigner les arts libéraux qui comprenaient les disciplines traditionnelles du trivium (logique, rhétorique et grammaire) et du quadrivium (arithmétique, géométrie, astronomie et musique). L'étymologie avait tout naturellement sa place dans la grammaire, dont elle était, avec l'orthographe, la prosodie et la syntaxe, l'une des composantes. Elle se divisait en trois : les parties du discours, les flexions et l'étude de la formation du mot (dérivation et composition).

Le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècles, dans ce domaine comme dans d'autres (par ex. la logique) ne sont pas en rupture avec la fin du Moyen Age, mais se situent dans le droit fil des conceptions précédentes. La Bible reste la référence pour toute spéculation sur la généalogie linguistique et on continue à remonter à l'hébreu pour expliquer l'origine des langues. Guillaume Postel (1510-1581), spécialiste des langues sémitiques (auteur entre autres d'une grammaire arabe) publie en 1538 son *De Originibus seu de Hebraicae linguae et gentis antiquitate, atque variarum linguarum affinitate*. (De l'origine, ou de l'ancienneté de la langue et du peuple hébreu, ainsi que de l'affinité qui existe entre les diverses langues), où l'on voit que comparatisme et généalogie sont, dès la Renaissance, indissociables dans la typologie linguistique. Pour valoriser leur propre langue, les philologues, ils n'hésitent pas à faire appel à l'hébreu. A Florence, Giambullari s'efforce ainsi de prouver que le florentin vient de l'étrusque, qui vient lui-même de l'hébreu... Un Flamand, Van Gorp, affirme froidement, dans ses *Origines Antwerpianae*, 1569, que la langue de la Bible était... le teutonique, c'est-à-dire le flamand. Deux problèmes, d'ailleurs liés entre eux, vont cependant faire progresser la réflexion linguistique, même si l'on ne débouche, à l'époque, sur aucun résultat concret. L'interrogation sur la langue adamique « c'est-à-dire la langue originelle où les noms sont censés refléter exactement la nature des choses »<sup>8</sup> (Reuchlin et Boehme ne sont pas loin) rejoint le thème de la *lingua universalis* : dans les deux cas, il s'agit de remédier à la malédiction de la confusion des langues, en s'interrogeant sur l'avant Babel, ou en se tournant vers la création d'une langue artificielle – donc parfaite.<sup>9</sup>

Les deux entreprises s'appuient l'une sur l'autre : elles sont en effet reliées « au problème des techniques aptes à reconstituer l'étymologie des noms et à établir jusqu'à quel point elle reflète la signification propre du **mot** : autre grand sujet de débats pour la philosophie du XVII<sup>e</sup> siècle [...], qui sera repris par la linguistique des Lumières dans le cadre d'une recherche historico-anthropologique plus ample et plus critique et qui, comme telle, rejoindra, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la linguistique historique et comparative. »<sup>10</sup>

Après plusieurs siècles de tâtonnements et de vicissitudes plus ou moins malheureux<sup>11</sup>, l'étymologie scientifique proprement dite, telle que nous la connaissons aujourd'hui, voit enfin le jour au début du XIX<sup>e</sup> siècle, quand fut prouvé que le sanskrit, que l'Europe connaissait depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, n'était pas la mère de toutes les langues, mais la sœur du latin et du grec, comme l'avait suggéré dès 1786 un magistrat anglais nommé aux Indes, sir Arthur Jones. Cependant ce ne furent pas les Anglais mais les Allemands qui s'attelèrent à la tâche immense et ardue de défrichage et de traductions des textes anciens. Ce fut le début d'une belle épopée dans laquelle s'illustrèrent de grands esprits comme les frères Schlegel, les frères Grimm, W. von Humboldt, A. Schleicher et F. Bopp<sup>12</sup>, auquel il faut ajouter le danois

<sup>8</sup> Lia Formigari, In : Auroux, 1992, p. 443. C'est nous qui soulignons.

<sup>9</sup> Sur ces questions, cf. Olender 1989, *Les langues du Paradis*, Eco 1994, *La recherche de la langue parfaite*, ainsi que Auroux 1992, chapitre 6.

<sup>10</sup> Lia Formigari, *ibid.* C'est nous qui soulignons

<sup>11</sup> Le *Dictionnaire étymologique ou Origine de la langue française* (1694) de Gilles Ménage est un bon témoignage de la fragilité des recherches en matière d'étymologie avant le XIX<sup>e</sup> siècle..

<sup>12</sup> F. von Schlegel : *Über die Sprache und Weisheit der Indier*, 1808. (*Sur la langue et la sagesse des Indiens*) –

R. Rask<sup>13</sup>. Les deux ouvrages les plus importants consacrés uniquement à l'étymologie furent rédigés par F. Pott ; il s'agit des « Recherches étymologiques dans le domaine des langues indo-européennes » et du « Dictionnaire des racines. »<sup>14</sup>

Les philologues de la seconde génération, les néo-grammairiens, n'étaient nullement des épigones. Le plus célèbre d'entre eux, Verner<sup>15</sup> était danois, mais la plupart étaient allemands (Brugmann, Delbrück, H. Paul)<sup>16</sup> Ils étendent leurs investigations à d'autres langues et renforcent le caractère « scientifique » de l'étymologie. Leskien, slavisant qui enseigne à Leipzig, est l'auteur de la célèbre formule : *Les lois phonétiques ne connaissent pas d'exception.*<sup>17</sup>(cf. *infra*). Curtius (1820-1885) publie de 1858 à 1862. *Fondements de l'étymologie grecque.*<sup>18</sup> Saussure passe quatre années à Leipzig, (1876-1880) où il suit les cours de Brugmann et de Curtius, publie son *Mémoire sur le système primitif des voyelles en indo-européen* (1878). Plus tard, il y aura aussi quelques Français, Burnouf, Bréal, les frères Darmesteter, Meillet, Vendryes, et le dernier des grands néo-grammairien français : Benvéniste, qui a occupé jusqu'en 1969 la chaire de grammaire comparées des langues i-e au Collège de France.

On oublie un peu vite que les néo-grammairiens ont joué un rôle important dans le développement de la linguistique moderne. Outre les susnommés, rappelons qu'aux Etats-Unis, Boas, Sapir et Bloomfield étaient allemands d'origine et familiers des travaux des philologues allemands et que Bloomfield a même suivi les cours de Brugmann et Leskien à Leipzig, tout comme Troubetzkoy. Le structuralisme américain a été porté sur les fonds baptismaux par les néo-grammairiens américains formés à l'école allemande. Dans le premier chapitre de *Language* (1933) Bloomfield cite les principaux néo-grammairiens allemands et son biographe, Robert Hall, a pu écrire à ce sujet : « Il peut être considéré comme le dernier disciple de Leskien et de Brugmann, et par conséquent comme le lien direct entre les Néo-grammairiens des années 1870 et la linguistique américaine du milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Il est hors de doute que ce contact a renforcé l'adhésion de Bloomfield à « l'hypothèse des Néo-grammairiens » (comme il avait coutume de dire) à la régularité des changements phonétiques, qui avait déjà été défendue par son oncle Maurice Bloomfield.»<sup>19</sup>

---

W. von Schlegel : *Observations sur la langue et la littérature provençales*, 1818 (En français ; contre Fr. Raynouart). – J. Grimm : *Deutsche Grammatik*, Teil I., 2. (1822), qui contient la célèbre "loi de Grimm" sur la première mutation consonantique. – F. Bopp : *Über das Conjugaisons-system der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache*. Frankfurt, 1816 (*Du système de conjugaison de la langue sanscrite, comparé à celui de la langue grecque, latine, perse et germanique*) ; *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen, Litauischen, Altslawischen, Gotischen, und Deutschen*. 1833-1852. Traduction de M. Bréal : *Grammaire comparée du sanskrit, du zend, grec, latin, lituanien, vieux-slavon, gotique et allemand*

<sup>13</sup> R. Rask : *Untersuchung über den Ursprung der alten nordischen oder isländischen Sprache*, 1808 (*Considérations sur l'origine de la vieille langue nordique ou islandaise*)

<sup>14</sup> *Etymologische Forschungen auf dem Gebiet der indogermanischen Sprachen* (1833) ; *Wurzelwörterbuch*, cinq volumes (1867-1873). Notons par ailleurs que Pott a fermement combattu l'instrumentalisation de la philologie à des fins partisans, ainsi que les dérives mystiques concernant l'origine des peuples et les langues, qui, depuis Herder, avaient connu un grand succès en Allemagne. (cf. *Anti-Kaulen : Oder mystische Vorstellungen vom Ursprung der Völker und Sprachen*, 1863).

<sup>15</sup> Il est l'auteur de la loi qui porte son nom. Elle précise la loi de Grimm en en limitant l'application.

<sup>16</sup> Brugmann / Osthoff : *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiet der indogermanischen Sprachen*, 1878 (Etudes morphologiques dans le domaine des langues i-e.) – Delbrück/Brugmann : *Grundriß der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, 1886-1893 (Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes) (3 volumes) – H. Paul : *Deutsches Wörterbuch*, 1896 (Dictionnaire allemand)

<sup>17</sup> *Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze*

<sup>18</sup> *Grundzüge der griechischen Etymologie*

<sup>19</sup> « He can thus be considered as one of the last pupils of Leskien and Brugmann, and therefore as a direct link between the « Junggrammatiker » of the 1870's and American linguistics of the mid-twentieth century. Undoubtedly this contact would have strengthened Bloomfield's adherence to the « Neogrammarian

## 2. L'étymologie : une science exacte ?

Pourquoi la philologie a-t-elle connu un tel succès ? Et pourquoi est-elle aujourd'hui si largement négligée, voire discréditée ? La réponse est simple : c'est la raison même de son succès qui est aussi à l'origine de sa mise à l'écart. On peut affirmer sans grands risques que l'étymologie est la plus « scientifique » des (si mal nommées) « sciences humaines » ; c'est, écrit H. Bonnard, l'« *une des sciences humaines les plus prestigieusement construites.* »<sup>20</sup> Sur quoi se fonde un tel jugement ? Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la philologie aspirait au statut de science, c'est-à-dire au statut d'une discipline régie par des lois, comme la physique ou à la chimie. Ce sont surtout les néo-grammairiens qui ont œuvré dans ce sens. Dans son ouvrage le plus important, *La déclinaison en slavo-lituanien et en germanique*, August Leskien (1840-1916) a formulé le principe que *les lois phonétiques ne connaissent pas d'exception : Si l'on tolère des écarts aléatoires et entre lesquels on ne peut établir de relations, c'est qu'on est prêt à admettre que l'objet de la recherche, en l'occurrence la langue, n'est pas un objet que l'on peut appréhender scientifiquement.*»<sup>21</sup> Osthoff (1847-1909) est encore plus catégorique : *Après tout ce que la recherche actuelle, fondée sur une méthodologie rigoureuse, a pu établir, on ne peut que constater que les lois phonétiques des langues agissent de façon aveugle, avec une nécessité naturelle aveugle et qu'elles n'admettent ni exceptions ni aménagements.*<sup>22</sup>

Le vrai modèle de la philologie reste la biologie. On n'insistera jamais assez sur l'impact profond qu'a eu Darwin en Allemagne. *The Origine or Species*, publié en 1859, est traduit dès 1860, et en 1863 A. Schleicher publie sa célèbre *Lettre à Haeckel sur la théorie darwinienne et la linguistique.*<sup>23</sup> En France, on accueille d'autant plus facilement le darwinisme que l'idée même d'évolution avait été défendue autrefois par Lamarck contre Cuvier. Dans *l'Introduction* (et le titre !) de son ouvrage *La vie des mots* A. Darmesteter (1886) écrit : « *Déterminer la vie d'une signification, c'est remonter non à l'origine première du mot, mais au sens antérieur qui l'explique, comme en histoire naturelle remonter à l'origine d'un individu, c'est non remonter à l'origine de l'espèce, mais aux individus, mâle et femelle, dont il dérive.*

*Dans ce travail, on trouvera un certain nombre de comparaisons avec l'histoire naturelle. Ces rapprochements n'ont pas été cherchés de parti pris, mais se sont rencontrés d'eux-mêmes sous la plume de l'auteur. Des recherches poursuivies pendant de longues années sur l'histoire des langues romanes et en particulier du français l'ont depuis longtemps conduit à cette conclusion [...] que le transformisme est la loi de l'évolution du langage. Ses connaissances en histoire naturelle ne lui permettent pas d'affirmer que les théories de Darwin soient la vérité. Mais, dussent-elles céder la place à des théories nouvelles, le transformisme dans le langage reste un fait. Le langage est une matière sonore que la pensée humaine transforme, insensiblement et sans fin, sous l'action inconsciente de la concurrence vitale et de la sélection naturelle.* » (p. 26-27)

Le désintérêt progressif pour la philologie et donc aussi pour l'étymologie peut s'expliquer avant tout par la révolution quasi-copernicienne initiée par la publication en 1916 du *Cours de Linguistique générale* de Saussure qui oppose à la diachronie omniprésente des néo-grammairiens une étude résolument synchronique du langage. Robins évoque aussi une autre

---

*hypothesis* » (as he was wont to term it) of regularity in sound-change, which had already been upheld by his uncle Maurice. » *A Life for Language*, p. 15-16

<sup>20</sup> *Synopsis de phonétique historique*, Préface, p. 5

<sup>21</sup> *Läßt man beliebige, zufällige, unter einander in keinen Zusammenhang zu bringende Abweichungen zu, so erklärt man im Grunde damit, daß das Objekt der Untersuchung, die Sprache, der wissenschaftlichen Erkenntnis nicht zugänglich ist.* In : *Declination im Slawisch-Litauischen und Germanischen*, 1878

<sup>22</sup> In : *Das Verbum in der Nominalcomposition*, p. 326

<sup>23</sup> *Sendschreiben an Haeckel über die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft*

cause : « *La théorie de la grammaire comparative et historique avait atteint pour un certain temps un palier acceptable aux yeux des néogrammairiens.* »<sup>24</sup>

En d'autres termes : l'essentiel du travail est accompli, les résultats sont probants, puisqu'ils sont fondés sur des lois quasi-scientifiques<sup>25</sup> ; la philologie ne constitue donc plus un domaine aux enjeux majeurs pour la linguistique générale.

### 3. Quelle place pour l'étymologie en didactique des langues?

Oubliée, voire marginalisée dans les cursus de linguistique (sauf en ancien français), l'étymologie peut devenir un outil très performant dans l'apprentissage des langues, aussi bien maternelle qu'étrangères. Encore faut-il procéder avec prudence.

Pour arriver rapidement à un résultat acceptable dans l'acquisition des outils nécessaires à l'apprentissage d'une langue, il convient de limiter ses ambitions. C'est pourquoi, parmi les quatre compétences généralement reconnues dans l'acquisition des langues, à savoir la compréhension et l'expression écrite et orales, nous nous limitons à la seule compréhension de l'écrit. Avant d'examiner l'usage que l'on peut faire de l'étymologie en acquisition des langues, maternelle et étrangère(s), il convient d'examiner les méthodes traditionnelles.

La première, que l'on pourrait appeler *aléatoire*, consistait à relever dans les textes, quelle que soit leur provenance, tous les mots nouveaux et à les reporter sur un autre support avec un minimum d'informations grammaticales (pour l'allemand, par ex. : genre et pluriel pour les substantifs ; formes abrégées du prétérit et du participe 2 pour les verbes forts). Ces mots étaient parfois signalés typographiquement, ce qui non seulement permettait de les dénombrer avec précision, mais aussi de constituer un double lexique (pour la version et le thème) situé à la fin du manuel, avec parfois un système de renvoi vers les textes. Ce lexique était systématiquement réutilisé dans les exercices de traduction (surtout dans le thème, moins dans la version) afin d'en faciliter la mémorisation, conformément au vieux principe : *repetitio mater studiorum...*

La seconde voie est entièrement onomasiologique. La réalité était mise en fiches et répartie sur plusieurs dizaines de chapitres. En France, l'archétype semble en avoir été un petit ouvrage, appelé modestement « *Mots grecs* » que Michel Bréal publia à la même époque que son célèbre *Essai de Sémantique* (1892) et qui comprend deux parties : la première est organisée autour des modèles de déclinaisons et de conjugaisons ; mais la seconde, intitulée « les mots groupés d'après le sens » est une présentation onomasiologique originale appelée à un grand avenir non pas dans l'enseignement des langues mortes, mais dans l'enseignement des langues vivantes.

Comment se présentent ces ouvrages ? Chaque chapitre comprend non seulement des listes de mots (substantifs, adjectifs, verbes), mais aussi une phraséologie (idiomatismes, locutions, phrasèmes, proverbes), ainsi que des exercices d'application. Ces recueils, appelés le plus souvent « Vocabulaire », étaient très utilisés et constituaient, avec la grammaire et le manuel proprement dit, les trois outils indispensables à l'apprentissage de la langue étrangère, vivante ou morte. Contrairement au manuel, mais comme la grammaire, ils accompagnaient d'ailleurs l'élève tout au long de sa scolarité.

La troisième voie est fondée sur l'étymologie. Elle était surtout employée dans l'enseignement des langues mortes. Cette tradition est fort ancienne en France et remonte au

---

<sup>24</sup> [...] *the drive of comparative and historical language had temporarily reached an acceptable resting place in the tenets of the neogrammarians* (p. 200)

<sup>25</sup> Si le caractère scientifique des travaux des néogrammairiens n'est guère contesté, en revanche l'utilisation de l'étymologie comme moyen d'accéder à la vérité (*etymon* : authentique) est contestable. « Logiquement et linguistiquement, le recours à l'étymologie pour expliquer l'essence d'une chose ou le contenu d'une notion est une monstruosité. » Auroux, S, 1990, I, p. 900

célèbre *Jardin des racines grecques* (1657) de Lancelot, celui-là même qui rédigea avec le grand Arnauld la célèbre « *Grammaire* » dite « de Port-Royal » (1660). Dans la Préface, Lancelot justifie le recours à l'étymologie en ces termes : « *La connoissance des RACINES est avantageuse dans toute Langue. C'est une vérité dont tout le monde demeure d'accord. C'est la methode que tous les Hébreux ont toujours suivi [sic] dans leurs DICTIONNAIRES pour la Langue Hébraïque. C'est celle que Henri Estienne, à leur imitation, a gardée dans son GRAND TRESOR pour la Langue Grecque, étant le premier qui l'a introduite dans cette langue.* » Ce manuel (de près de 400 pages) connut de très nombreuses rééditions jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il fut peu à peu supplanté par l'édition « raisonnée » de Pierre Larousse, qui renonça définitivement aux stances rimées pour ne garder que la substantifique mœlle, c'est-à-dire la matière elle-même.

Il va sans dire que pour l'enseignement du latin, beaucoup plus répandu que celui du grec, l'évolution est exactement la même. Un oratorien, *Joseph Villier*, publie en 1779 un ouvrage de 380 pages intitulé sobrement « *Racines latines* », qui reproduit dans sa démarche et jusque dans sa mise en page et la typographie le modèle auquel il se réfère explicitement : « *J'ai fait, pour la langue latine, ce que MM. de Port-Royal ont fait, avec tant de succès, pour la langue grecque.* » Pour sa méthode, Villier se place sous l'autorité de Dumarsais, l'un des principaux rédacteurs des articles de linguistique publiés dans *l'Encyclopédie* et d'un célèbre *Traité de Rhétorique*. Pour Dumarsais, « *Les étymologies servent à faire entendre la force des mots, & à les retenir, par la liaison qui se trouve entre les mots primitifs & les mots dérivés. De plus, elles donnent de la justesse dans le choix de l'expression.* » (Préface)

Pour expliciter cette dernière - et forte - pensée, nous pouvons citer ici la belle apostrophe que Bossuet lança à son auditoire lors des funérailles d'Henriette d'Angleterre : « *Considérez, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas.* » Ces « Messieurs », tous nourris de latin, entendaient dans le verbe *considérer* l'écho du *sidera* latin qui désigne *les étoiles d'une constellation* et ils durent instinctivement lever la tête... L'ouvrage de Villier connut la fortune de son modèle : à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il fut remplacé par un « *Jardin des racines latines* » de... Pierre Larousse.

En France, cette méthode étymologique a été longtemps utilisée dans l'enseignement des langues anciennes et accessoirement dans l'enseignement du français. Pour ce qui est des langues étrangères, seul l'allemand s'y est intéressé. Cela n'a rien d'étonnant. La linguistique historique, constituée au cours du XIX<sup>e</sup> siècle essentiellement en Allemagne, a donné naissance à une culture de l'étymologie qui a influencé l'université et l'école allemandes, et donc aussi indirectement les germanistes français. Par ailleurs l'analyse étymologique des mots allemands est plus simple qu'en français, car pour composer ses mots, l'allemand n'a pas besoin de recourir à une racine étrangère, comme le fait le français : il puise dans son propre vocabulaire. C'est ainsi, par exemple, que le mot *vocabulaire* est opaque pour quiconque n'a pas étudié le latin (*vox*, c'est la *voix*, mais aussi le *mot*), alors qu'en allemand *Wortschatz* est transparent : c'est, littéralement le *trésor* (*Schatz*) de *mots* (*Wort*).<sup>26</sup> Bien sûr, il existe aussi en français des mots composés à partir d'autres mots français, (*lave-vaisselle*) mais leur nombre est infiniment moindre qu'en allemand, où cette combinatoire est quasiment infinie. Le cas de l'anglais est différent, car son vocabulaire a une double origine : latine/française (*liberty*) ou germanique (*freedom*)<sup>27</sup>

Il est vain de vouloir apprendre une langue apparentée à sa langue maternelle si l'on n'a pas une maîtrise suffisante de celle-ci, et ce pour les trois raisons suivantes :

- Une raison méthodologique d'abord. C'est évidemment dans sa langue maternelle que l'apprenant peut comprendre la composition, donc aussi la décomposition des mots, et faire

<sup>26</sup> Autres exemples : nau-fragé / *Schiff-bruch* ; com-passion / *Mit-leid* ; para-sol / *Sonnen-schirm*, etc.

<sup>27</sup> La part du celtique (brittonique) est infime, du moins pour les noms communs. Elle est en revanche plus importante pour les toponymes. cf. H. Walter, *L'aventure des langues en occident*, 1994, p.364, 365

par exemple la distinction entre la racine et les affixes ; c'est davantage une habitude à prendre qu'une règle à apprendre. En d'autres termes, on ne pense pratiquement jamais à examiner la forme du mot que l'on a sous les yeux, et ce d'autant moins que ce mot nous est familier. Ainsi on ouvrira plus facilement un dictionnaire pour y chercher le mot *callipyge*, mais on n'aura pas l'idée de décomposer le nom de la vicomtesse, puis marquise de Beauséant... *Nomen est omen*. Ce qui est vrai pour les noms propres l'est aussi pour les noms communs : combien de locuteurs du français savent que *vinaigre*, c'est *vin + aigre* ?

- Seconde raison : la mémorisation des affixes, indispensable pour une bonne maîtrise de la langue maternelle. Il existe d'excellents recueils de racines grecques et latines (par ex. J. Cellard, cf. bibliographie), mais on n'apprend plus guère par cœur des listes de mots. Il convient donc de trouver d'autres moyens pour mémoriser la petite cinquantaine de préfixes et de suffixes qui constituent le « noyau dur » des affixes du français. Le plus simple, c'est de recourir à des mots de référence soigneusement choisis. Ainsi *pré-* dans *prévoir* permettra à l'apprenant déjà d'éviter le pléonasme « *prévoir à l'avance* », mais aussi de retrouver le suffixe non seulement dans les autres langues romanes (*prevedere – prever -*), mais aussi dans les langues germaniques : allemand : *vor-sehen*, anglais *to foresee*, néerlandais : *voorzien*.

- Troisième raison : la mémorisation des racines. La « rentabilité » de l'apprentissage des racines de la langue maternelle est problématique. On peut les ignorer, mais à quel coût ? Comme on ne dispose pas à l'heure actuelle d'un répertoire des racines les plus fréquentes en français, il est difficile de circonscrire le « noyau dur » des racines latines et grecques qui est à la base du lexique français.<sup>28</sup> Se pose aussi un autre problème avec les racines, c'est la frontière entre les racines et les affixes. Ainsi certains noms en latin ou en grec sont devenus des affixes en français, par exemple *-logos* qui est considéré à tort ou à raison comme un quasi-suffixe (du moins est-il décodé comme tel) dans un certain nombre de mots tant dans les langues romanes que dans les langues germaniques.<sup>29</sup>

Une fois que l'on a acquis la conviction que la maîtrise de la langue maternelle est la condition *sine qua non* de l'apprentissage d'une langue étrangère, reste la question : Comment procéder ? En prenant soin d'éviter à la fois les écueils de l'étymologie populaire et/ou poétique (cf. Claudel, qui décompose *connaissance* en *co-* et *naissance*) et les tentations de l'érudition pure, on peut trouver une voie médiane qui repose sur deux piliers :

- le recours au calque. Une fois que le locuteur francophone a compris que dans *prévoir*, il y a *pré + voir*, il n'aura aucun problème pour traduire le terme dans une langue germanique (cf. *supra*). S'il se pique au jeu, il aura le plaisir et la satisfaction, grâce au calque, de mobiliser plus rapidement sa mémoire, au cas où le mot ne se présente pas spontanément à son esprit, ou de « fabriquer » le mot, avec, il est vrai, le risque de créer un néologisme.<sup>30</sup> (cf. *supra* note 26). Voici, à titre d'exemples, quelques calques faciles à mémoriser.

français		anglais <sup>31</sup>		allemand		
ex-clure	↔	to <b>ex-clude</b>	↔	to <b>shut out</b>	↔	<b>aus-schließen</b>
é-jecter	↔	to <b>e-ject</b>	↔	to <b>throw out</b>	↔	<b>(r-)aus-werfen</b>
é-laborer	↔	to <b>e-laborate</b>	↔	to <b>work out</b>	↔	<b>aus-arbeiten</b>
é-mettre	↔	to <b>e-mit</b>	↔	to <b>send out</b>	↔	<b>aus-senden</b>

<sup>28</sup> Pour le russe, cf. S. Sakhno : *100 Racines essentielles du Russe*. Ellipses, 2005.

<sup>29</sup> Le dictionnaire inverse de Mater (cf. bibliographie), en cite 106, de *Genealogie* à *Embryologie* (p.64-65)

<sup>30</sup> mais au moins il se fera comprendre !

<sup>31</sup> Le *Dictionnaire des formes analogues en 7 langues* de Geysen (cf. bibliographie) présente le lexique anglais sur deux colonnes : l'une contient les formes d'origine germanique, l'autre les formes d'origine française/latine.

se <b>mé</b> -fier	∅	↔	to <b>mis</b> -trust	↔	<b>miß</b> -trauen
<b>més</b> -entente	∅	↔	<b>mis</b> -understanding	↔	<b>Miß</b> -verständnis
<b>mé</b> -prise	∅	↔	<b>mis</b> -take	↔	<b>Miß</b> -griff
<b>mé</b> -fait	∅	↔	<b>mis</b> -deed	↔	<b>Misse</b> -tat
<b>mal</b> -traiter	∅	↔	to <b>mis</b> -handle	↔	<b>miß</b> -handeln
<b>mal</b> interpréter	∅	↔	to <b>mis</b> -interpret	↔	<b>miß</b> -deuten
<b>in</b> -scrire		↔	to <b>in</b> -scribe	↔	<b>ein</b> -schreiben
<b>entre</b> -prendre		↔	to <b>under</b> -take	↔	<b>unter</b> -nehmen
<b>ex</b> -cepter		↔	to <b>ex</b> -cept	↔	<b>aus</b> -nehmen

- l'acquisition d'un ensemble d'exemples prototypiques d'équivalences phonétiques, qui soient à la fois simples, limités en nombre et présentés de façon mnémotechnique. Pour des raisons de commodité, il est préférable de commencer par les équivalences françaises. On a affaire ici à une approche synchronique, qui s'écarte par conséquent de la tradition philologique, mais qui est exacte, car elle repose sur les fameuses « lois » phonétiques établies par les néo-grammairiens. Voici quelques exemples (↔ : correspondance, équivalence)

1. **l** ↔ **au** : cheval ↔ chevaux ; chapelier ↔ chapeau ; bordelais ↔ Bordeaux ;  
sel ↔ saupoudrer ; cervelle ↔ cerveau ; castel ↔ château  
donc aussi : Mantel / mantelpiece ↔ manteau / manteau de cheminée
2. **c** ↔ **ch** : canin, canicule ↔ chien ; camisole ↔ chemise ; castrer ↔ châtrer  
Castelnau ↔ Châteauneuf  
donc aussi : car ↔ char ; Newcastel ↔ Neufchâteau
3. **w** ↔ **g** : warrant ↔ garant  
donc aussi : Wilhelm / William ↔ Guillaume ; Wales ↔ (Pays de) Galles
4. **st** ↔ **ét** : studieux ↔ étude ; stellaire ↔ étoile ;  
strict ↔ étroit ; stagner ↔ étang ; stable ↔ étable  
donc aussi : student ↔ étudiant ; Staat ↔ Etat ; star / Stern / stella ↔ étoile
5. **sp** ↔ **ép** : spinal ↔ épine  
donc aussi : to spare / sparen ↔ épargner ; to spell ↔ épeler ;  
spinach / Spinat ↔ épinard ; spaniel / Spaniel ↔ épagneul
6. **sp** ↔ **esp** : spacieux ↔ espace ; spécial / specifique ↔ espèce  
donc aussi : Spain ↔ Espagne ; species ↔ espèce
7. **esc** ↔ **sc** : esclandre ↔ scandale ; escalier ↔ scalaire  
donc aussi : scalla ↔ escalier
8. **v** ↔ **b** : hiyer ↔ hiberner ; fiéyreux ↔ fébrile ;  
donc aussi : vasco ↔ basque ; haben / haber ↔ avoir ;  
loye ↔ lubie, / libido / lieben / люbũm  
aventure ↔ Abenteuer (le mot allemand vient du mot français)

On aura noté que ces équivalences ne sont pas limitées aux seules langues de la même famille, mais qu'elles sont valables aussi entre les familles de langues germaniques et latines (voire slaves)

Ni panacée ni outil d'un autre âge, l'étymologie a de beaux jours devant elle. Pour progresser dans la compréhension d'une langue elle est une clé qui ouvre de nombreuses portes, à condition que les philologues comprennent bien la demande qui leur est faite et qu'ils acceptent de mettre leurs vastes compétences au service d'une didactique qui reste à inventer.<sup>32</sup>

---

<sup>32</sup> Nous avons volontairement laissé de côté l'aspect « culturel » de l'étymologie, qui constitue un aspect important de l'apprentissage aussi bien de la langue maternelle que de la langue étrangère, et qui nécessite de ce fait, du point de vue pédagogique, une réflexion poussée tant sur les finalités que sur les moyens à mettre en œuvre pour y parvenir. A titre d'exemple, et en jouant sur trois langues (français, allemand, anglais), on peut obtenir des rapprochements intéressants, comme le montre l'exemple de l'adjectif anglais « quick » : *quick* veut dire « vivant, **vif** » ; cf. allemand : *erquicken* : revigorer, *sich erquicken* : se désaltérer ; *the quick and the dead* : les vivants et les morts ; *quicklime* = *chaux* « vive » ; *quicksilver*, allemand *Quecksilber*, c'est le **vif**-argent des alchimistes, auquel on a donné plus tard le nom de “mercure” connu pour sa rapidité - d'où ses sandales ailées... Quant à la planète **Mercure**, elle tire également son nom du dieu grec, parce qu'elle tourne “très vite” autour du soleil, etc.

## BIBLIOGRAPHIE

- AUROUX, S., 1990, *Les notions philosophiques. Dictionnaire*, tome II de l'Encyclopédie Philosophique Universel, PUF, Paris
- AUROUX, S., 1992, *Histoire des idées linguistiques*, tome 1, *La naissance des métalangages En Orient et en Occident*, Mardaga, Liège, Bruxelles
- AUROUX, S., 1992, *Histoire des idées linguistiques*, tome 2, *Le développement de la grammaire occidentale*, Mardaga, Liège, Bruxelles
- BOUFFARTIGUE, J., BLACHON, R., DELRIEU, A. M., 1985, *Trésors des racines grecques*, Belin, Paris
- BOUFFARTIGUE, J., BLACHON, R., DELRIEU, A. M., 1985, *Trésors des racines latines*, Belin, Paris.
- CARRE, I., 1921, *Mots dérivés du latin et du grec*, Armand Colin, Paris
- CELLARD, J., *Les racines latines du vocabulaire français*, Duculot, Paris
- CELLARD, J., *Les racines grecques du vocabulaire français*, Duculot, Paris
- DAUZAT, A., 1938, *Dictionnaire étymologique*, Larousse, Paris
- DARMESTER, A., 1886, *La vie des mots étudiée dans leurs significations*, Delegrave, Paris.
- ECO, U., 1994, *La recherche de la langue parfaite*, Seuil, Paris
- GARDT, A., 1999, *Geschichte der Sprachwissenschaft in Deutschland*, W. de Gruyter, Berlin
- GEYSEN, R., 1985, *Dictionnaire des formes analogues en 7 langues avec résumé de grammaire comparée*, Duculot, Paris, Gembloux (Belgique)
- HALL, R. A., 1990, *A Life for Language. A Biographical Memoir of Leonard Bloomfield*. John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia
- LANCELOT, C., MDCCXL, *Le Jardin des racines grecques mises en vers français*, chez Thiboust, Paris
- MATER, E., 1965, *Rückläufiges Wörterbuch der deutschen Gegenwartssprache*, VEB, Leipzig
- OLENDER, M., 1989, *Les langues du Paradis*, Gallimard-Seuil, Paris
- PLATON, *Cratyle*, trad. de L. Méridier, 1961, Les Belles-Lettres, Paris
- REY, A., 1992, *Dictionnaire historique de la langue française*, le Robert, Paris.
- REY, A., 2005, *Dictionnaire culturel de la langue française*, le Robert, Paris.
- SAKHNO, S., 2001, *Dictionnaire russe – français d'étymologie comparée. Correspondances lexicales historiques*, L'Harmattan, Paris.
- SAKHNO, S., 2005, *100 Racines essentielles du Russe. Découvrir les trésors des mots*. Ellipses, Paris
- VILLIER, J., MDCC LXXIX, *Racines latines à l'usage des écoles royales militaires et des collèges de la congrégation de l'Oratoire*, chez J. Barbou, Paris
- WALTER, H., 1994, *L'aventure des langues en Occident. - Leur origine, leur histoire, leur géographie*, R. Laffont, Paris